

Zeitschrift: L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages
Band: 1 (1907-1908)
Heft: 1
Rubrik: Chez nous

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

l'enfance, heureux à l'âge adulte, paisible et reposé dans la vieillesse.

Nous voulons une société meilleure, nous travaillons aux Temps Nouveaux, nous combattons pour la liberté de tous, partout. CORINNE.

CHEZ NOUS

Un mari jaloux, le maçon Cestonaro, à Zurich, battait sa femme ; elle le quitta, prit avec elle son enfant et travailla en journée.

Un beau matin qu'elle lavait des bas dans la maison de son frère, elle alla au cabinet pour chercher de l'eau. A ce moment, son mari vint, s'enferma avec elle et lui demanda de retourner chez lui.

La femme, apeurée, dit oui. Alors, proférant une parole déshonorante, l'homme soudainement se jeta sur sa femme, l'enlaça solidement, ouvrit la bouche et, d'un seul coup de mâchoire, enleva le nez de la malheureuse.

La police trouva le nez par terre.

La jeune femme est maintenant guérie. Mais, hélas ! autrefois jolie, elle restera mutilée pour toute sa vie !

Le verdict de messieurs les juges : « Un an de prison au mari et 200 francs d'indemnité à la femme ».

Deux cents francs ; nos nez ne valent pas cher. Ah ! si c'eût été le nez d'un juge !

Le jour de son mariage, on n'a certainement pas prédit, à Mme Cestonaro, la triste vie qui l'attendait.

Cette femme est tombée sur un mari particulièrement brutal, j'en conviens. Mais tous peuvent changer.

Combien de pauvres femmes qui souffrent sous le joug de maîtres brutaux et fous !

Combien de temps nous faudra-t-il encore pour comprendre qu'il est déraisonnable de contracter des unions indissolubles ?

Quelle mère heureuse ! s'exclament une quantité de « bons » journaux, émerveillés devant le cas de Mme Cornu, qui vient d'accoucher de « trois garçons robustes ».

Cette « mère heureuse » mit au monde deux garçons en janvier 1905 ; au mois de décembre de la

même année elle en eut deux autres, de sorte que cette pauvre femme, dans le délai de deux ans et trois mois, mit au monde *sept enfants !*

Ce qu'elle doit être affaiblie, épuisée, la pauvre mère ! Ce qu'elle doit avoir supporté, peiné et souffert, cette « mère heureuse » !

Avec les quatre garçons nés avant 1905, elle en a maintenant *onze à soigner*.

Ce qu'elle doit avoir veillé et pleuré, la pauvre martyre.

Et les bons journaux de nos seigneurs et maîtres se pâment : « Quelle mère heureuse ! »

Si cette admiration n'est pas feinte, elle est tout simplement stupide.

« **Onze petits soldats Cornu** à Provence, près Vaumarcus » — oui, c'est l'autre chanson !

Ces messieurs ne se réjouissent donc pas de ce que ces onze garçons pourront soutenir leur vieille mère quand elle les aura tous péniblement élevés, non ! Aujourd'hui déjà, ces messieurs se réjouissent de les lui prendre tous les onze quand ils auront *vingt ans*.

Il paraît que nos seigneurs et maîtres ont bien besoin de soldats.

Tout en s'identifiant avec la patrie, ils proclament que « cette brave femme d'ouvrier a servi sa patrie mieux que maint soldat ».

Et cette « patrie », messieurs, sera-t-elle reconnaissante pour ces bons services ? Donnera-t-elle à la mère surchargée une aide pour qu'elle puisse se reposer, un logis assez grand pour que les onze garçons ne deviennent pas maladifs, et la nourriture suffisante pour tant de bouches ?

Non, la « patrie » n'a pas d'argent pour tout cela — elle dépense tout en fusils et canons pour la défense de la fortune des privilégiés.

On comprend pourquoi ces messieurs se réjouissent.

Quant à nous, pauvres servantes de la « patrie », en reconnaissance de nos « bons services », cette patrie ne nous donne pas même l'illusion d'un droit.

Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit point dans la servitude. Chamfort.

L'ÉPOUVANTAIL

Un vieux paysan faisait dans son jardin un épouvantail pour éloigner les oiseaux. C'était une perche fichée en terre et affublée de vieilles hardes. Ce paysan venait chaque matin considérer son mannequin et il n'était pas rare de le voir embellir son œuvre, pour laquelle il sentait une affection secrète. Un jour, c'était une écharpe rouge qu'il lui ajoutait. Un autre jour, c'était une plaque de métal brillant dont il gratifiait sa poitrine vide en signe de décoration.

Bientôt, avec une réelle ingéniosité, le vieux paysan confectionna pour son fantoche une sorte de masque à large bouche et à grands yeux. Pauvre vieux ! Son faux bonhomme devenait tout son orgueil ! Une fois, il retrouva dans son grenier un ancien sabre rouillé et aussitôt il en arma son épouvantail. Cette passion avait grandi lentement et lorsque le vieillard apercevait le

mannequin agitant au vent bras et jambes et brandissant son grand sabre, ce spectacle l'impressionnait beaucoup et il sentait même en lui une sorte de crainte. Il en arriva à se demander si, vraiment, c'était bien lui qui était l'ouvrier de ce monstre. Terrifié, à la fin, le vieux ne preait plus les sentiers qui pouvaient l'amener en face de son œuvre, mais comme de tout le jardin on découvrait le grand diable dans sa danse infernale, il finit par ne plus oser y mettre les pieds et s'enferma dans sa bicoque.

Enfants qui souriez à ce récit, retenez bien l'histoire de ce vieux paysan, car en grandissant vous verrez que les hommes sont semblables à lui. Ils prennent quelques-uns d'entre eux pour les masquer à leur fantaisie. Ils affublent ceux-ci d'une sinistre robe noire, couvrent ceux-là d'uniformes dorés, puis aussitôt ils en ont peur et leurs épouvantails deviennent leurs dominateurs.

Maurice MARCHIN.

Après 27 ans d'instances incessantes, le Haut Conseil fédéral a publié un projet d'assurance contre les maladies et les accidents.

Mais ceux qui ont espéré que cette loi serait obligatoire, c'est-à-dire qu'elle engloberait tout le monde, sont bien déçus aujourd'hui.

Selon ce projet, ne bénéficieront de l'assurance que ceux ou celles qui sont assurés dans les sociétés privées.

Ceci signifie que les plus pauvres, les plus misérables, les plus nécessiteux n'en jouiront pas !

Pourquoi ?

Nos divins maîtres, LL. EE. de Berne, nous répondent que les dépenses de la patrie pour ses malades, ses vieux, ses infirmes, ses ouvriers accidentés et ses femmes en couches, *ne doivent pas dépasser 7 millions de francs.*

Nous, nous sommes un peu simples d'esprit, et nous avons estimé jusqu'ici que la patrie ne devrait pas lésiner sur les secours qu'elle accorde à ses enfants malheureux. C'est pourquoi nous avons demandé candidement :

« Mais pourquoi seulement sept millions ? Où est l'argent produit par le nouveau tarif des douanes, cet argent qu'on nous a tout spécialement promis d'affecter aux assurances ? »

« Chères amies », nous a-t-on répondu, « par les temps inquiétants que nous courrons, il nous a fallu élever le budget militaire ».

En l'an de grâce 1907, on dépensera plus de 40 millions pour des œuvres de destruction et de mort !

Nos enfants et leurs jeux. — Un accident s'est produit il y a quelques jours dans la forêt de Macolin, au-dessus de Bienne, où des enfants jouaient aux Indiens.

L'un d'eux, qui était muni d'un pistolet d'enfant, arme qui fait actuellement fureur parmi la jeunesse mais qui n'en présente pas moins de grands dangers, tira sur l'un de ses camarades et l'atteignit à la nuque.

La balle a pénétré jusqu'à la colonne vertébrale, le médecin ne peut l'extraire et si des complications se produisent, la blessure peut devenir mortelle.

Il faudrait vraiment que nous, les mères, nous tâchions d'éloigner nos enfants des jeux brutaux — surtout des jeux de soldat ! Et ceci non seulement à cause du danger que courent nos enfants, mais — surtout ! — à cause des mauvais instincts que l'éducation devrait combattre et que ces jeux réveillent et cultivent.

Les jeux des enfants sont les occupations des adultes.
Pestalozzi.

Les faiseuses d'aiguilles de La Chaux-de-Fonds sont en mouvement. Ces ouvrières sont syndiquées depuis deux ans et le comité nous écrit que ses efforts sont récompensés par l'attitude résolue des ouvrières. Nous espérons, avec nos amies les faiseuses d'aiguilles de La Chaux-de-Fonds, que ce mouvement se terminera à leur avantage.

Les ouvrières de Nyon ont l'intention de se syndiquer. Et d'après ce qu'elles nous écrivent, elles ont grand besoin d'un syndicat, car les salaires qu'elles gagnent sont des salaires de misère.

A la fabrique de *pâtes alimentaires*, des femmes qui travaillent depuis 6 heures du matin gagnent 60 fr., et les pressières ne gagnent même que 55 fr.; d'autres, qui commencent à 7 heures, ont 50 et 55 fr. — par mois, bien entendu.

A la fabrique d'*allumettes*, les salaires varient entre 1 fr. 50 et 1 fr. 60 *par jour* pour 10 heures de travail.

A la *poterie*, 1 fr. 20 à 1 fr. 80 pour 11 heures de travail.

C'est abominable !

De plus, à la fabrique de pâtes, il y a un contre-maître qui, paraît-il, n'est pas la fleur des hommes : il a réussi à mettre la main sur le patron de l'usine et celui-ci ne voit plus que par ses yeux.

Ce drôle de contre-maître ne se gêne pas d'aller au vestiaire des femmes quand celles-ci se déshabillent ; lorsqu'elles lui en font le reproche, il leur répond que le patron le paye pour surveiller partout.

Quand les ouvrières s'adressent à lui pour une augmentation de salaire, il s'en inquiète fort peu, car il est intéressé aux bénéfices de la fabrique.

Tous les mois ou toutes les six semaines, l'usine est fermée pendant deux jours pour les ramonages, et ces journées sont décomptées à chacune des pauvres ouvrières à raison de 2 fr. 40 et 2 fr. 50 !

On ne comprend vraiment pas comment ces femmes ont pu supporter si longtemps de pareils affronts.

Aussi il est certain que, ce soir, elles viendront toutes à la manifestation du 1er mai et à la conférence du camarade Viret, à la Maison du Peuple, sur la *nécessité du syndicat*.

Celles d'entre elles que nous n'avons pu informer verbalement sont cordialement invitées par ces quelques lignes.

Les ouvriers chocolatiers de la fabrique de Serrières songent à s'organiser. Mais il y en a encore de bien timides !

Parmi les maximes de La Rochefoucauld, nous en avons trouvé d'excellentes que nous recommandons à la méditation des ouvriers et ouvrières apeurés ou leurrés par les bienfaits des princes Suchard :

« La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples. »

« Cette clémence dont on fait une vertu, se pratique tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte, et presque toujours par tous les trois ensemble. »

Dans les fabriques d'un autre prince — non pas des chocolats, mais des souliers — chez Bally, la grève vient d'éclater.

Il y a deux ans, à Schönenwerd, les ouvriers et ouvrières se syndiquaient et donnaient leur adhésion à leur fédération de métier : la Fédération suisse des ouvriers sur cuirs.

Mais M. Bally, roi des souliers, conseiller national

et grand bienfaiteur, fit si bien miner en sourdine que le syndicat finit par devenir pour ainsi dire jaune. M. Bally s'entendit en patriarce avec ses ouvriers, leur composa des statuts et institua une « commission ouvrière ».

Or il arriva, un beau jour, que cette commission ne dit pas oui — mais non. Alors le patriarce congédia le plus résolu des ouvriers de la commission et ce renvoi fit voir clair à ces pauvres gens éblouis. Les camarades de la partie du renvoyé suspendirent aussitôt le travail. Il va sans dire que le roi refuse toute entente avec ses sujets.

En Suisse allemande, où nous avons encore bon nombre de partisans des « commissions ouvrières », nous ne saurions trop apprécier la conduite du conseiller national Bally. Du reste, S. M. a daigné pousser sa propagande à outrance : il vient de congédier les jeunes ouvrières dont les frères sont en grève.

Cela fait que cette année, à Schönenwerd, nous aurons une manifestation du 1er mai telle qu'on ne l'a jamais vue.

Les demoiselles des magasins de la *Coopérative de consommation*, à Bienne, ont décidé de participer au cortège du 1er mai.

En conséquence, les magasins de cette coopérative seront fermés ce jour-là.

Bravo ! Il n'y a pas de propagande coopérative plus efficace.

MALTHUSIANISME

Lectrices, n'avez-vous pas été frappées de ce fait, c'est que les grandes familles se rencontrent presque toujours dans la classe ouvrière et non pas dans la bourgeoisie ? En devinez-vous la raison ?

C'est tout simplement que les bourgeois connaissent les moyens de restreindre leur progéniture tandis que les ouvriers les ignorent. Il se trouve ainsi que, dans les milieux où les ressources sont modestes, on succombe sous la gêne et les privations qu'entraînent les charges de famille alors que les riches peuvent s'enrichir toujours plus en supprimant cette cause de dépenses.

D'autre part, lectrices, n'avez-vous déploré, comme nous, que des parents mal portant mettent au monde des enfants qui, héritiers de leur mauvaise santé, sont fatalement condamnés à une vie de souffrances et de misères ? Ne trouvez-vous pas souverainement injuste que ces innocents, qui n'ont pas demandé à naître, pâtissent de maux intolérables ? N'avez-vous pas souvent songé qu'il eût mieux valu, pour ces pauvres petits, ne pas voir le jour ? Et nous en appelons à votre dignité d'être libres : n'estimez-vous pas abominable que les femmes, comme c'est presque toujours le cas, soient *forcées* d'accepter les risques, les dangers de la maternité ? Pourquoi la maternité n'est-elle pas libre, consciente, comme elle le devrait dans une société prétendue civilisée ? Pourquoi la femme, aujourd'hui, devient-elle mère souvent sans le désirer ?

Eh bien, le Malthusianisme (théorie de Malthus) répond à toutes ces questions. Il enseigne les *moyens pratiques* de limiter volontairement les naissances, c'est-à-dire d'éviter les grandes familles. A la maternité non désirée, il veut substituer la maternité consciente, réfléchie, réalisée dans les meilleures conditions de santé et dans les meilleures conditions économiques. — « Proportionner le nombre de ses enfants à ses ressources. — Bonne naissance, bonne éducation » : telle est sa devise, tels sont ses principes.

* * *

Un *Groupe Malthusien* s'est constitué récemment à Genève pour l'étude en commun de ces délicates questions et la diffusion de saines notions d'hygiène et de morale intersexuelles. Parmi les adhérents de la première heure, citons : le docteur-professeur Aug. Forcl, le docteur Dainor, notre camarade Marguerite Faas, les citoyens Alfred Devenoge et V. Grandjean, députés, et de nombreux membres des organisations syndicalistes et socialistes. Des consultations médicales gratuites vont être organisées. Pour tous renseignements s'adresser à l'auteur de ces lignes, 106, Eaux-Vives, à Genève.

Valentin GRANDJEAN.

Le petit Victor, les poires et le tremblement de terre¹.

Le petit Victor était un enfant fortuné, fils de riches et honnêtes parents. Il avait un jardin avec un poirier magnifique, qui produisait chaque année seize poires très belles, très agréables à voir et valant certainement plus d'un million chacune.

Dans ce jardin, il y avait un paysan, maigre, laid, sale et à moitié idiot, qui *téchant* continuellement et suait, et de sa sueur arrosait le poirier qui croissait robuste et verdoyant, de manière à ne laisser jamais le petit Victor manquer de poires.

Toutefois ce paysan n'en mangeait pas, parce qu'un nommé Dieu et sa propre volonté le lui avaient dé-

fendu ; il se contentait de croquer de temps en temps un pois chiche ou une paire de haricots, et croissait ainsi maigre, laid, sale et demi-idiot. C'était bien la chose la plus laide qu'on puisse voir dans ce monde.

Un jour, le tremblement de terre survint, qui jeta par terre le misérable taudis, où le paysan dormait, tout au fond du jardin. Le pauvre homme resta ainsi dépourvu de tout et dans l'impossibilité de continuer à bêcher et à suer pour faire croître le poirier.

Alors le petit Victor s'émul, et étant monté dans l'office, où il gardait les poires qu'il avait en trop, car il était assez bon ménager, il coupa une poire en dix morceaux et il en porta un au pauvre homme, qui, tout satisfait, se mit à agiter la seule main que lui avait laissée le tremblement de terre et à crier : Vive le petit Victor !

Morale : Le petit Victor est un enfant qui a du cœur.
RICCIARDETTO.

¹ Traduit de l'italien pour les *Temps Nouveaux* et dédié aux victimes de nos « bienfaiteurs ».